

Le Monde Illustré  
*Album Universel*

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU D'ÉDITION  
Édifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.Quatre mois, \$1.00. . . . . Payable d'avance  
Un an, \$3.00. . . . . Six mois, \$1.50

## SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, "Des injustices admises". — La millième de Carmen. — L'art de la mode. — Combats de coqs. — Cartes de visites des bêtes. — Masques épouvantails. — Boulets contre cuirasses. — Le trésor royal de Grande Bretagne. — L'automobile-autocycle. — Drôleries et rigolades.

FEUILLETONS — Histoire populaire de Napoléon 1er.

MUSIQUE — La statue (marche), par Ernest Reyer. — La reine du matin (mélodie), par Ch. Gounod.

GRAVURES — "La mort du toréador", Mmes Galli-Marié et Emma Calvé (frontispice). — Georges Bizet. — Combats de coqs. — Les pistes d'animaux sauvages. — Explosion d'une torpille sous un cuirassé. — Les couronnes de Grande-Bretagne. — Automobile-autocycle. — Dessins comiques originaux.

## Des injustices admises



VOUS avez, certainement, déjà observé ce petit fait qui se présente fréquemment : dans une foule se pressant aux abords d'un tramway, s'il se trouve une femme portant un enfant entre ses bras, tout le

monde lui cède le pas volontiers; on s'écarte, on l'aide à monter, on lui donne même un tour de faveur; s'il n'y a qu'une "place assise", on la lui réserve. Personne ne songe à réclamer ou à protester; d'un commun accord, on la met en dehors de la règle ordinaire, on lui fait des passe-droits; et, ce qui est significatif, une entente tacite semble régner entre tous les assistants pour la secourir.

C'est plus qu'un article du code de politesse, certes, car nous voyons les gens de toutes conditions s'y conformer. En cherchant attentivement les mobiles de cette conduite, nous y trouvons une bonté naturelle, une condescendance pour un être plus faible, une complaisance pour une personne placée dans un état évident d'infériorité.

Des voyageurs "égaux" stationnant devant un tramway sont féroces entre eux, chacun défend ses droits jalousement; et, même, ces êtres humains, polis, faciles dans la vie ordinaire, se regardent comme des ennemis, se tiennent sur la défensive avec une animosité défiante qui se trahit de mille manières: coups de coude, réflexions désobligeantes, visages courroucés, etc.

L'arrivée d'un infirme, d'une mère portant son bébé, d'une femme chargée d'un paquet, modifie ces attitudes belliqueuses, et les plus intransigeants s'adoucissent pour elle.

Au point de vue du droit strict, cette voyageuse ne peut réclamer aucune faveur; elle est là au même titre que les autres, elle ne paye pas davantage, et les attentions dont elle est l'objet sont absolument gratuites. D'ailleurs, elle n'a

pas besoin de les solliciter; elles lui sont offertes avant qu'elle ait eu le temps de les souhaiter.

Ce n'est pas pour blâmer ce genre de bonté que je vous en parle aujourd'hui, mes chères lectrices, mais c'est pour attirer votre attention sur les multiples cas, ayant une grande analogie avec celui-ci, dans lesquels vous pourriez être charitables de la même façon, au lieu de vous montrer impitoyables et cruelles, comme vous le faites d'ordinaire.

Je me hâte de m'expliquer, car cette accusation vous révolte sans doute. Pourtant, elles sont nombreuses, les occasions offertes à une femme d'être patiente, condescendante, de ne pas exiger l'exécution d'une promesse ou de ne pas se retrancher derrière l'abri des coutumes ou des règlements.

Prenons un cas simple; votre couturière a promis de vous livrer une robe pour le samedi soir; dès le jeudi, vous allez l'essayer et vous trouvez la couturière exténuée, son apprentie est pâle, anémique; entre elles deux, vous êtes solide, joyeuse, gâtée du sort. Pendant qu'elles sont là, courbées devant vous, épinglant des garnitures, rectifiant un pli, vous contemplez votre image dans une glace; vous souriez de plaisir, sans vous laisser émouvoir par leur labeur; elles sont lassées, excédées; vous, vous êtes contente, et leur pénible existence ne vous préoccupe pas, n'entame pas votre quiétude sereine.

A ma remarque, vous répondez: "Elles sont couturières, je suis cliente; rien que de parfaitement normal dans ma façon de considérer ma toilette, de me réjouir si elle est élégante; rien que de normal aussi dans leur occupation d'épingler et de rectifier."

Continuons notre observation. Vous dites:

— Bien entendu, ma robe me sera livrée samedi soir, n'est-ce pas?

— Si vous le désirez, madame.

— Mais... c'est convenu, vous me l'avez promis.

— Certainement, madame... si vous en avez besoin.

Vous n'êtes pas sûre du tout d'en avoir besoin; vous êtes même bien convaincue qu'après l'avoir essayée, chez vous, pour la montrer aux vôtres, vous l'ôterez afin de la réserver pour un dîner, une réunion, une visite.

Vous n'avez pas l'habitude de mettre une robe neuve pour une promenade, mais... peu importe... votre robe vous a été promise, vous la voulez, et votre caprice vous semble parfaitement légitime.

Vous répondez:

— J'y compte absolument.

La couturière baisse la tête... elle respecte les volontés de ses clientes. Elle dira peut-être:

— Nous aurons sans doute fini votre robe assez tard dans la soirée, madame; mais, en tous cas, vous la recevrez dimanche, dès le matin.

A ce moment, vous ne songez pas à la souffrance, à la fatigue, à l'épuisement de ces deux malheureuses; cette phrase devrait faire jaillir devant vous le tableau navrant de leur pénible veillée, mais vous n'y songez pas; vous êtes occupée uniquement par la pensée du plaisir que vous vous promettez.

Que manque-t-il, ici, pour émouvoir votre sensibilité, comme elle le fut devant la femme chargée d'un paquet, au milieu de la foule qui attendait le tramway? La mise en scène.

Vous ne voyez pas, vous ne vous représentez pas nettement ces deux ouvrières pâles, exténuées, qui pencheront leur dos courbaturé toute la nuit, pour coudre des garnitures qui vous réjouiront à votre réveil.

Une autre cruauté fréquente:

Votre toilette est livrée au jour dit; comme il est convenu que vous ne payez pas comptant, on ne vous apporte pas la note.

Vous ne la réclamez pas; et, cependant, vous savez que le crédit épuise ces petits fournisseurs qui manquent de réserve. Vous vous retranchez derrière l'usage: "On ne paye sa couturière qu'au bout d'un an," dites-vous. Alors, parce que d'autres abusent de leur position de cliente pour faire souffrir une ouvrière, vous trouvez

naturel de les imiter et d'augmenter une détresse navrante par votre insouciance.

La couturière, qui rapporte son travail, sourit, et votre âme demeure sereine; mais si vous l'a suiviez chez elle, si vous voyiez cette misérable cuisine où manquent les provisions, si vous assistiez à son maigre repas, si vous deviniez ses angoisses à l'approche du terme, vous seriez certainement attendrie. Mais, ici encore, la mise en scène manque, et, forte de votre droit, vous êtes impitoyable.

C'est encore au nom du droit que vous êtes exigeante, cruelle pour l'employé, le forçant à descendre, à déplier des pièces d'étoffe, à sortir des collections, à dérouler des rubans; vous êtes résolue à ne rien acheter... tant pis; votre droit de "visiteuse" met à votre service le personnel du magasin, vous en abusez sans pitié.

De même, vous martyrisez inutilement le fonctionnaire derrière son guichet, sous prétexte que vous êtes contribuable et que vous fournissez ses émoluments.

Je sais l'objection commune que l'on présente en réponse aux reproches que je vous adresse: "Tout le monde agit de la sorte: si, par un attendrissement excessif, je m'inquiète de ménager ces êtres faibles, je le veux bien, mais communément exploités, je serai seul dupe et victime; de plus, ceux que je soulagerai par ma compassion ne songeront qu'à utiliser le répit accordé pour ceux qui se montrent exigeants."

C'est probable, j'en conviens, mais est-ce une raison pour se faire oppresseur à son tour?

Notre devoir est d'être bon, de faire céder notre droit devant la souffrance, la fatigue, et de nous efforcer de deviner, de prévoir, de réaliser la misère d'autrui quand elle ne s'étale pas devant nous. Il convient aussi de parler de cette misère, d'en entretenir les étourdis, les indifférents qui n'y songent pas; afin que chacun soit aussi sensible à cette peine cachée, à cette détresse tue, qu'il l'était devant la pauvre mère portant un bébé ou l'infirme marchant avec peine, parce que son infériorité motrice était si visible qu'elle constituait un reproche, une prière, un appel à tous ceux qui avaient le droit strict de n'en pas tenir compte.

## LE PRIX NOBEL

On nous demande ce qu'est le prix Nobel:

Nobel est l'inventeur de la dynamite, cet explosif qui fait tant de ravages. Il semble que Nobel, qui est un grand savant suédois et en même temps un grand philanthrope, ait voulu doter l'humanité d'une oeuvre pacifique après l'avoir dotée d'une oeuvre de destruction si effroyable.

Voilà pourquoi il a fondé le fameux prix Nobel. Ce n'est, du reste, pas un prix simplement honorifique, c'est un prix de cent mille francs. Il y a deux ans, ce fut Frédéric Passy, le grand apôtre du Congrès de la Paix, l'homme qui prêche depuis vingt ans l'abolition de la guerre, qui l'obtint.

Cette fois, le prix Nobel est partagé entre un illustre dramaturge espagnol, José Echegaray, et le poète provençal, Frédéric Mistral.

Frédéric Mistral, qui écrit dans la langue que l'on parle à Avignon, a su conquérir une renommée universelle. Il a beau écrire en patois, il a su doter la France d'une héroïne nouvelle: il a créé "Mireille", cette exquisite jeune fille du pays d'Arles, qui aime, qui pleure, qui souffre et qui meurt de façon si poétique et si simple. "Mireille", c'est le midi étincelant de soleil, c'est de la fiction qui a ravi d'innombrables lecteurs, qui a inspiré un chef-d'oeuvre à Gounod; c'est donc un peu de la gloire de la France. Et voilà pourquoi tous les Français doivent être très fiers que le prix Nobel ait été attribué à Mistral, le doux poète qui n'a jamais voulu abandonner sa chère Provence pour venir se brûler les ailes à la flamme de Paris.